

L'écriture du déplacement et de l'errance, dans la littérature issue de l'immigration : une identité en construction

The writing of displacement and wandering, in the literature resulting from immigration: an identity under construction

Mohamed Abdelatif BENAMAR*
 Université de Mostaganem
 deux__mots@hotmail.com

Recibido el: 31/05/2021

Aceptado el: 05/08/2021

Publicado el: 28/03/2022

Résumé: Notre article aborde la notion du déplacement à travers la lecture d'une œuvre romanesque issue de l'immigration maghrébine en France. L'objectif de notre travail est de montrer, à travers l'analyse de quelques fragments de l'œuvre d'Azouz Begag *Le gone du chaâba*, que la mobilité et l'errance tendent vers une construction identitaire et culturelle et une réappropriation des espaces. Nous tentons dans notre travail de montrer justement où se situe l'intérêt d'une écriture de l'errance pour le sujet beur et comment l'œuvre romanesque regarde cette question du déplacement. Autrement dit, nous essayons de dégager les stratégies discursives déployées par l'auteur pour raconter à la fois sa double appartenance et son intégration sociale dans la société d'accueil.

Mots-clés: roman beur, déplacement, identité, culture, intégration

Abstract: Our article discusses the notion of displacement through the reading of a fictional work resulting from maghrebi immigration in France. The aim of our work is to show, through the analysis of some fragments of Azouz Begag's novel *Le gone du chaâba*, that mobility and wandering tend towards an identity and cultural construction and a reappropriation of spaces. We try in our work to show precisely where the interest of a writing of wandering lies for the "beur" subject and how the fictional work looks at this question of displacement. In other words, we are trying to identify the discursive strategies deployed by the author to recount both his dual membership and his social integration in the french society.

Keywords Beur novel, displacement, indentity, culture, integration

Le « déplacement », une notion dont les contours peuvent sembler assez simples, constitue une véritable problématique pour une multitude de disciplines en sciences sociales et humaines telles que la sociologie, la psychologie et, bien entendu, la littérature, objet de notre contribution. Le « déplacement » vaut son pesant d'or en littérature, plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'aborder des œuvres relatives à des phénomènes politico-socio-économiques comme l'immigration et l'exil.

La littérature francophone ou d'expression française, désignation qui renvoie à une entité assez complexe en ce qu'elle désigne à la fois un choix linguistique (littérature produite en langue française), mais aussi tout un univers d'écriture fondé sur une perspective coloniale ou postcoloniale, traduit souvent ces déplacements par de multiples mouvements que le héros emprunte pour relever les défis qui lui sont attribués. Ces déplacements sont donc d'ordre physique

dans la plupart des cas (voyage, errance), mais aussi psychique (la recherche de soi, ipséité) et enfin formel lorsqu'il s'agit de créativité linguistique (décentrage) et esthétique.

Les littératures des immigrations sont l'exemple parfait de cette perspective et la notion de « déplacement » y est fortement exprimée.

Notre article se propose d'aborder une littérature assez particulière, issue justement de l'immigration, connue sous le nom de « littérature beure » produite essentiellement par des écrivains français descendants de la diaspora maghrébine en France qu'on nomme communément « les écrivains beurs ». Dans cette littérature, essentiellement faite d'œuvres romanesques, la notion de « déplacement », qu'on propose ici de remplacer par « mobilité » ou « errance », est de mise en ce sens qu'elle occupe une place privilégiée dans la narration.

Il nous incombe alors de considérer la littérature beure comme une écriture du déplacement et de l'errance. Mais comment ce déplacement est-il représenté dans cette écriture ? Et quel rôle joue l'errance dans ce genre romanesque ?

Nous défendons ici la thèse que le déplacement et la mobilité aident le protagoniste à atteindre son objet de désir, qui, dans le cas de notre corpus, est l'intégration dans la société d'accueil. Le succès et la réussite du personnage seraient tributaires de cette errance et c'est que nous allons tenter de montrer, à travers la lecture de quelques fragments de textes extraits du roman *Le gone du chaâba* de l'écrivain Azouz Begag, figure de proue de cette écriture.

Azouz Begag, sous sa casquette de sociologue, ne manquera pas de se pencher sur cette question de la mobilité et sa relation avec, pour reprendre ainsi ses termes, « ces Français qui réussissent », et fait paraître en 2002, aux Editions « Mille et une nuits », un ouvrage incontournable intitulé « *Les dérouilleurs* ». Nous nous intéressons particulièrement à cet ouvrage car il corrobore amplement notre postulat de départ. *Les dérouilleurs* est le surnom qu'a imaginé Azouz Begag pour désigner ces Français qui, quoique originaires de quartiers dits sensibles, ont réussi leur vie sociale et professionnelle. « Dérouiller » pourrait vouloir signifier « se dégourdir ou se réveiller ou encore s'instruire, se polir se façonner ». (Begag 2002, 7)

Le fait d'avoir quitté son quartier a-t-il été déterminant dans la réussite ? C'est ce qu'a voulu savoir l'auteur de cet ouvrage en enquêtant auprès de ces acteurs sociaux. Ces personnes, qui font l'objet d'étude du sociologue Begag, sont originaires des quartiers de la banlieue parisienne, mais aussi des différentes villes de province. Leur particularité est que la majorité d'entre elles sont issues de l'immigration, en particulier, de la deuxième génération d'immigration en France. Nous retrouvons Karima (médecin), Salim (conseiller ministériel), Faudel (chanteur) et bien d'autres encore. En somme, l'ouvrage s'appuie sur une série d'entretiens approfondis, auprès d'une centaine de personnes, hommes et femmes, réalisés entre l'année 2000 et l'année 2001. Azouz Begag affirme, dans cette enquête, qu'il existe des Beurs qui réussissent non seulement à trouver du travail, mais même à accéder à des fonctions supérieures, telles conseiller de ministre ou même ministre. Le déplacement apparaît donc chez le sociologue Begag comme une nécessité. Qu'en est-il du héros du *Gone du Chaâba* ?

Qu'est-ce qu'un roman beur ?

Patricia Toumi-Lippenoo déclare que le terme « Beur » (féminin « beurette ») désigne les descendants des émigrés d'Afrique du Nord, installés et nés en France. Ce mot intègre Le Robert en septembre 1985. Selon elle, le mot « beur » est le résultat direct de l'inversement des syllabes du mot « arabe ». Elle rajoute, également, que ce même mot « beur » donne l'appellation « rebeu » qui désigne la troisième génération de l'immigration maghrébine. Selon Patricia Toumi-Lippenoo, « beur » est un terme qui a été mis en place par les intéressés eux-mêmes. Ils étaient obligés, d'une certaine manière, de recourir à l'invention d'une appellation car, ni l'État, ni les médias ne savaient

L'écriture du déplacement et de l'errance, dans la littérature issue de l'immigration : une identité en construction

comment les nommer. Sylvie Durmelat, dans son ouvrage intitulé *Fictions de l'intégration*. Du mot beur à la politique de la mémoire, déclare : Le succès de ce mot par rapport à d'autres vocables tient, paradoxalement, au fait que beur ne soit pas immédiatement compréhensible, et cependant facile à retenir. C'est un vocable qui donne l'impression de faire partie du groupe des initiés. (Durmelat 2008, 37)

Cette déclaration nous amène à penser le Beur en termes de néophyte, d'apprenti, de nouveau parvenu qui ne sait rien de/sur la société française. Comme si nous avions affaire à un sujet, qui doit acquérir certaines expériences nécessaires à sa présence dans la société française. Tout simplement, de par son nom, le sujet beur est mis à l'épreuve, à la formation, et à l'apprentissage. Ainsi, le vocable « Beur » pourrait bien désigner un sujet issu de l'immigration initié, par la société française, au processus de l'intégration. Dans son ouvrage, intitulé *La littérature beure : un cri de haine bourré d'espoir*, Patricia Toumi-Lippenoo soutient que la littérature beure date du début des années 80. Elle déclare que ces écrivains font partie de la deuxième génération d'immigrés. Elle cite *Le Thé au harem d'Archimède* de Mehdi Charef, qui, selon elle, est une œuvre de taille, car il est l'un des premiers romans beurs à illustrer cette génération.¹ Elle rajoute que *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag fait aussi partie de cette génération d'écrivains. Dans le roman beur, le sujet beur demeure écartelé entre la société d'origine représentée essentiellement par la culture des parents et la société française d'accueil. Ce tiraillement entre l'espace d'origine et la société d'accueil, est-il réel ou est-ce un cliché ? « Je ne sais pas pourquoi, dit Sakinna Boukhedenna, je suis si mal en moi. »² Autrement dit, selon Patricia Toumi-Lippenoo, le Beur vit dans une éternelle souffrance, parce que prisonnier de deux cultures complètement opposées. Pour quelle culture opter ? Celle d'origine ou celle d'accueil ? Ou les deux en même temps ?

Résumé de l'œuvre

Le Gone du Chaâba est un roman autobiographique qui retrace la vie d'un jeune Français, issu de l'immigration maghrébine. Le jeune enfant, héros du roman, est décrit comme menant une vie très difficile. Sa famille habite un bidonville, fait de baraquement et de maison en tôles, qu'il appelle « Chaâba ». Dans cet endroit, qui se trouve loin de la ville de Lyon, le jeune enfant, ainsi que tous les habitants du Chaâba vivent dans la pauvreté et la misère. Ce qui est bien contraignant pour le jeune narrateur, qui doit impérativement réussir à l'école, pour être comme tous les Français, un bon citoyen intègre et instruit. Le héros brave toutes les épreuves de l'intégration sociale. Ainsi, va-t-il à la rencontre d'un monde nouveau, la société française, où il ne peut que faire preuve de bonne conduite pour s'intégrer. L'histoire du jeune Azouz se situe entre le Chaâba, un espace qui ressemble au pays d'origine, et l'école, l'espace où il évolue et s'instruit. Le petit Azouz arrive, en fin de compte, à devenir, grâce à l'école, le meilleur élève de sa classe. Il sait maintenant qu'il peut intégrer la société d'accueil et être à la hauteur des désirs de la société française, en somme, un Beur bien intégré.

Nous allons tenter de voir à présent comment répond notre corpus d'analyse à l'ouvrage cité plus haut du même auteur.

Le roman beur est avant tout un roman d'apprentissage : Nous avons constaté qu'il était jalonné par une série de mots qui forment des champs lexicaux assez frappants : l'évolution, l'institution, l'école républicaine, la prise de conscience d'une ignorance du monde. Ces mots nous renvoient à la science, au savoir, à la formation, à l'apprentissage voire à l'éducation.³

Dans le roman de formation, le héros accomplit un déplacement à des fins d'apprentissage. Et considérer le roman beur comme étant un roman de formation c'est affirmer indéniablement que la mobilité est une grande ligne de l'écriture beure :

« Une raison psychologiquement très forte me pousse à le faire. C'est l'histoire d'un enfant qui sort du bidonville et qui réussit à l'école, donc dans la société ». ⁴ Nous constatons d'emblée, dans le roman, deux espaces complètement hétérogènes qui s'affrontent, le bidonville, lieu où vivent plusieurs familles d'origine algérienne, dont la famille du protagoniste, et l'école, espace de savoir et d'apprentissage, auquel le héros s'accroche pour réussir à s'intégrer. La mobilité est donc clairement visible dès le départ. Le héros est conscient qu'il doit quitter la banlieue et regagner l'espace de l'école républicaine pour réussir.

Durmelat (2008) soutient l'idée que :

le roman d'apprentissage est l'histoire d'une construction (bildungsroman) et par conséquent une histoire en construction. Selon une définition que donne Bakhtine, le roman de formation met en scène un protagoniste en mouvement et en quête de lui-même dans un monde qui est lui-même en mouvement. A ce titre, le roman de formation est aussi une fiction de transformation. (Durmelat 2008, 60)

Le déplacement dans le roman de formation tend donc à la transformation dans tous les sens possible du terme. Il transforme le protagoniste, lui permet de s'intégrer, d'apprendre à se construire et de se construire une identité. Nous y reviendrons plus loin, car la notion d'identité nous intéresse fortement dans ce travail.

Le déplacement représenterait énormément d'espoir au héros beur :

6 heures et quart. J'ai juste eu le temps de me passer un peu d'eau sur le visage qu'il faut déjà sortir. Le jour commence à peine à pointer le bout de son nez. L'air est frais et glace très vite ma peau fine et fragile. Sur le boulevard de ceinture, de l'autre côté du jardin, des néons oranges éclairent la voie aux rares voitures qui circulent. A travers les planches de quelques baraques, de minces filets de lumières filtrent. (Begag 1986, 23)

Nous pouvons constater dans ce passage que l'auteur ne manque pas de dépeindre la fragilité de son héros par des adjectifs comme « fine » et « fragile ». Les expressions : « des néons oranges éclairent la voie », « de minces filets de lumières filtrent » laissent, toutefois, distinguer de l'espoir à travers un chemin légèrement éclairé.

Plus loin, à la page 24 du roman, nous lisons le passage suivant : « Tant pis pour lui. Nous, on part, conclut Rabah. Tant pis pour lui. Ali ne fera pas partie de la bande des nouveaux riches ». (24) Les enfants du bidonville prennent tous les jours le chemin du marché pour travailler et gagner de l'argent et voient en cette mobilité un moyen de s'enrichir, même si la portée de ce message est ironique. Le déplacement est donc perçu, dans ce passage, en termes de richesse. Au marché, le petit Azouz n'arrive pas à trouver de l'embauche et demande l'autorisation de rentrer au bidonville, mais son aîné lui répond : « tu vas rester par là et attendre midi. Ça ne sert à rien de rentrer au chaâba puisque tu vas revenir ». (26) Le chaâba vaut dans le roman la reconstitution du pays d'origine du protagoniste, là où les habitants vivent pleinement la culture du pays perdu, et, à travers ce passage, nous saisissons que cela semble ne pas trop déranger le héros, à l'inverse de son aîné. Indirectement, l'aîné pense, contrairement au héros, que rien ne sert de retourner au pays d'origine symbolisé par « le chaâba ».

Il est par ailleurs important de souligner que ces différents déplacements, opérés par le protagoniste, que ce soit pour aller à l'école, au marché ou tout simplement déambuler dans les rues du centre de la ville française, permettent finalement au sujet beur de redéfinir et d'actualiser sa culture et son appartenance qui ne sont finalement ni arabes ni françaises ou les deux à la fois. L'écrivain beur se reconstruit donc, grâce au roman de formation, une identité double, imprégnée de

L'écriture du déplacement et de l'errance, dans la littérature issue de l'immigration : une identité en construction

francité et d'arabité qu'il ne tient que de ses parents. A propos de cette reconstruction, Sylvie Durmelat avance : « le roman de formation semi-autobiographique est le lieu de la construction rétrospective de soi et il permet à des sujets considérés comme illégitimes de se réengendrer par l'écriture ». (62) En effet, comme le phénix qui renaît de ses cendres, le sujet beur, en plongeant dans un travail de rétrospection, part à maîtrise de soi et tend vers une réconciliation et avec lui-même et avec la société où il vit. Nous nous permettons en fin de compte de considérer le sujet beur dans l'œuvre romanesque comme une sorte de trait d'union qui permet la cohabitation de deux espaces, de deux cultures et, enfin, de deux identités qui ne font plus qu'une. Comment l'œuvre de Begag raconte cette dualité culturelle ?

Tout au long de l'écriture begagueinne, nous pouvons souligner, sinon remarquer cette double appartenance du narrateur et son investissement culturel dans les deux espaces qui semblaient au départ assez hétéroclites. A l'école, par exemple, le petit Azouz adhère complètement et sans réserve à la leçon du maître concernant l'origine des Français :

Le maître m'a jeté un regard surpris. Je le comprends. Je vais lui montrer que je peux être parmi les plus obéissants (...) parmi les plus actifs en cours.

- Nous sommes tous descendants de Vercingétorix !
- Oui maître !
- Le maître a toujours raison. S'il dit que nous sommes tous les descendants des gaulois, c'est qu'il a raison, et tant pis si chez moi nous n'avons pas les mêmes moustaches. (60)

Le petit élève Azouz acquiesce tout ce que le maître dit et laisse entrevoir une volonté d'assimilation assez marquante pour marquer son appartenance à l'espace et à l'histoire de la France. D'autre part, le narrateur ne manque pas de montrer le poinçon de la culture d'origine à travers la scène du jour de sa circoncision où l'auteur utilise même l'équivalent en arabe du mot qu'est « Tahar » : « à l'annonce du Tahar, mon sang a cessé de circuler ». (106) et il rajoute :

Le tahar m'a pris le sexe dans les doigts, a fait émerger le gland rose. En voyant cette opération, la douleur a commencé à m'envahir et j'ai pleuré très fort. J'ai hurlé, mais le cri de ma souffrance était recouvert par les chants et les youyous des femmes.

-mon fils est un homme. (107)

Tous ces passages montrent à quel point le narrateur est accroché à sa culture d'origine mais ils soulignent également le rapport douloureux du petit Azouz à sa culture d'origine : « en devenant bon musulman, j'ai perdu un bout de moi-même, mais j'ai gagné un vélo rouge ». (109) Le vélo remplit ici une double vocation. Il est à la fois donné au protagoniste en guise de cadeau pour être devenu un bon musulman, mais il va permettre aussi le déplacement du petit hors des frontières du bidonville. Comme si ce vélo aller permettre au jeune héros, devenu homme maintenant selon son père (c'est-à-dire assez mature pour se prendre en main) d'aller à la découverte des rues de la ville loin des baraquements du chaâba. Le vélo est perçu, sémiotiquement, comme une sorte d'émancipation et sera l'outil nécessaire pour s'éloigner du contexte d'origine et d'intégrer l'espace d'accueil. Mais le père exprime une certaine réticence à l'égard de cette émancipation :

C'est ainsi que mon père m'a fait perdre l'espoir de rouler un jour en vélo. Pourtant, quelque temps plus tard, en rentrant du travail, il avait un vélo rouge accroché au garde boue arrière de sa mobylette. J'ai malgré tout pris le vélo rouge et effectué un tour d'essai sous son œil anxieux. Regarde ! Tu vois bien que je sais en faire. (110)

Le héros tente de consoler son père et lui montrer qu'il sait maintenant maîtriser la vie incarnée par le vélo, mais l'anxiété du père laisse entrevoir un doute. Le vélo incarnerait la vie et l'émancipation mais symbolise aussi cette culture tandem des deux roues, des deux cultures, celle d'origine douloureuse symbolisée par la couleur rouge qui renvoie au sang perdu lors de la circoncision et celle d'accueil qui laisse le père perplexe et anxieux. Sylvie Durmelat confirmera notre analyse en déclarant :

Le narrateur avait obtenu ce vélo après s'être soumis à la loi du père, il gagne la reconnaissance de la communauté, le pouvoir de négocier avec son père l'achat d'un vélo et une plus grande liberté de circuler, bien que limité par les contraintes imposées par son père sur l'usage de l'engin. (107)

Finalement, après cette démonstration analytique de l'œuvre de Begag, nous pouvons dire que la mobilité et le déplacement jouent un rôle plus que nécessaire à la construction identitaire du sujet beur. L'écriture littéraire, celle du déplacement en l'occurrence, permet une transformation à tous les niveaux, social, culturel, identitaire... L'écrivain beur, dans son roman de formation semi-autobiographique, accomplit un désir de reconstruction culturelle et identitaire, en traversant plusieurs espaces et en évitant d'autres. Monique Lebrun résumerait un peu, dans son travail, l'idée que nous défendons à savoir que le déplacement enclenche un processus de reconstruction et de réappropriation spatiale et identitaire : « L'apatride sait que l'on s'approprie les lieux en les transformant d'abord en demeures. Cette importance de la maison est accompagnée de déambulations dans la ville ». (Lebrun 2010, 99)

¹ <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=291>, consulté en septembre 2011.

² <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=291>, consulté le 18/11/2012.

³ Benamar et Mouadih, « Le roman autobiographique *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, un roman de formation et d'apprentissage ? » in *L'écriture de soi en souffrance*, Revue électronique en sciences humaines et sociales, http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article_18.htm.)

⁴ *Ibid.*

Références bibliographiques

Begag, Azouz. *Le gone du chaâba*. Paris : Le Seuil, 1986.

Durmelat, Sylvie. *Fictions de l'intégration, du mot beur à la politique de la mémoire*. Paris : L'Harmattan. 2008.

Lebrun, Monique. « La représentation et le rôle de l'étranger dans la littérature québécoise de la migration ». In : Jean-Pierre et Patrick Chardenet. *Faire vivre les identités : un parcours en francophonie*. Paris : Editions des archives contemporaines, 2010. 207

Benamar, Mohamed Abdelatif et Mouadih, Nadjat. Le roman autobiographique *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, un roman de formation et d'apprentissage ? *L'écriture de soi en souffrance*, Revue électronique en sciences humaines et sociales, http://www.analisiqualitativa.com/magma/0801/article_18.htm.). 2010. Consulté en 2018.